



## Études de stylistique anglaise

12 | 2018

La Société de Stylistique Anglaise (1978-2018) : 40 ans de style

---

### Une théorie du style

Jean-Jacques Lecercle

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/esa/409>

DOI : 10.4000/esa.409

ISSN : 2650-2623

#### Éditeur

Société de stylistique anglaise

#### Édition imprimée

Date de publication : 30 janvier 2018

Pagination : 39-54

ISSN : 2116-1747

#### Référence électronique

Jean-Jacques Lecercle, « Une théorie du style », *Études de stylistique anglaise* [En ligne], 12 | 2018, mis en ligne le 19 février 2019, consulté le 13 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/esa/409> ; DOI : 10.4000/esa.409

---

# Une théorie du style

Jean-Jacques LECLERCLE  
Professeur honoraire des universités  
Membre du CREA (Paris Nanterre)

1. Saisi par l'ivresse des anniversaires, et puisque je fus, sous la houlette de Gilles Mathis et Henri Suhamy, un des membres fondateurs de la Société de Stylistique Anglaise, je vous propose rien moins qu'une théorie du style. Et comme c'est le devoir, mais aussi le privilège, du philosophe de procéder par thèses, ma théorie s'énonce en douze thèses. Comme les Tables de la Loi.

## **2. Thèse 1. Le style est l'inscription de la dialectique de l'interpellation et de la contre-interpellation.**

Cette première thèse est la thèse centrale de la théorie, qu'elle énonce à elle seule sous forme abrégée. Ce qui veut dire que les thèses suivantes auront pour but d'en éclairer les termes : inscription, dialectique, interpellation, contre-interpellation.

3. Le concept d'interpellation est l'objet de la deuxième thèse :

### **Thèse 2. L'idéologie interpelle les individus en sujets.**

Comme on l'aura remarqué, cette thèse ne m'appartient pas, car c'est la thèse centrale de la théorie de l'idéologie d'Althusser (Althusser 1976). L'intérêt du terme d'« interpellation » réside dans son ambiguïté : l'interpellation policière n'est pas la même chose que l'interpellation parlementaire. Dans le premier cas, on a un rapport de force, avec dominant et dominé : le sujet interpellé en ce sens est un sujet *assujetti* (à la Loi). Dans le second cas, un sujet interpellant demande une réponse de l'interpellé, c'est-à-dire entame un dialogue, sur un pied d'égalité. On a alors affaire à deux sujets au sens philosophique traditionnel du terme,

c'est-à-dire deux centres de conscience, d'action et de responsabilité. Ce second sens est fidèle à l'étymologie du terme, et à son préfixe : une interpellation est un discours d'appel entre des locuteurs. Et l'ambiguïté du terme d'interpellation redouble l'ambiguïté du terme « sujet » (en français et en anglais, mais ni en allemand ni en italien) : le sujet est tantôt assujetti (un roi a des sujets) tantôt subjectivé (le sujet de conscience), ou plutôt il est les deux, indissolublement. L'essentiel de la théorie de l'idéologie d'Althusser est là.

Je rappelle les six principales caractéristiques de l'idéologie selon Althusser. (i) L'idéologie interpelle *tous* les individus en sujets ; (ii) elle interpelle les individus en sujets sur le mode du toujours-déjà (l'individu est toujours-déjà sujet) ; (iii) l'interpellation de l'individu en sujet ne rate jamais ; (iv) l'idéologie, comme l'inconscient freudien, n'a pas d'histoire – elle est omni-historique ; (v) l'idéologie n'est pas (pas seulement, pas principalement – seulement à la surface) un ensemble d'idées ; (vi) l'idéologie est une représentation du rapport imaginaire des individus à leurs conditions réelles d'existence.

La sixième caractéristique est bien sûr la principale, qui définit l'idéologie comme un mixte d'illusion et d'allusion. Je commente brièvement la caractéristique (ii), qui a un petit air de paradoxe, à travers l'exemple de la transformation (par interpellation) de l'individu *infans* en sujet locuteur (en sujet d'énonciation). Linguistiquement parlant, l'*infans* n'est (pas encore) un sujet ; mais il ou elle est aussi, *toujours-déjà*, un sujet, car sa place est toujours-déjà inscrite non seulement dans la famille et la société mais aussi, ce qui est en un sens la même chose, dans la langue, car il ou elle a un nom (décidé avant sa naissance), et il ou elle est destinataire du discours parental, dans ses infinis attendrissements.

Ces six caractéristiques me font concevoir l'idéologie selon Althusser comme une *force d'adresse* : elle s'adresse à l'individu, lui donne une adresse de sujet, c'est-à-dire une place dans les rapports familiaux et sociaux, place à partir de laquelle il ou elle pourra exercer son *agency* de sujet. Mais cette adresse également dresse le sujet, le soumet à un dressage, qui est un assujettissement, mais qui, ce sera l'objet de la thèse suivante, lui permet de se redresser, de se tenir debout, et de se dresser contre l'adresse qui l'assujettit (Lecerclé 2016).

Chez Althusser, la force d'adresse de l'idéologie se communique le long d'une *chaîne d'interpellation*, qui part des Appareils Idéologiques d'Etat (AIE), sources matérielles de ces forces d'adresse (le sujet est interpellé à sa place par l'appareil familial, l'appareil religieux, l'appareil

scolaire, etc.), et elle passe par des rituels, qui engagent des pratiques, au sein desquelles et par lesquelles se forment les sujets. On rappellera l'exemple canonique du séminaire. Au départ il y a un AIE, l'appareil scolaire, et une de ses institutions, l'université (un ensemble d'agents, de règlements, de discours, de bâtiments – la matérialité de l'appareil est complexe). Le séminaire est un des rituels par lesquels l'institution se traduit en actions (il se réunit, rituellement, à heure fixe ; il distribue les places de ses participants : le président de séance, l'intervenant, les autres participants). Ce rituel implique des pratiques (le papier lu, le *powerpoint*, les questions, enthousiastes, simplement polies ou agressives, etc.). Enfin, chacun des participants est un sujet, à sa place distribuée par le rituel, ce qui contraint sa parole (son temps de parole, son mode d'adresse, etc.).

Cette théorie de l'idéologie comporte un risque, celui du déterminisme, d'où ma thèse suivante.

4. La troisième thèse développe le terme de « contre-interpellation ».

### **Thèse 3. Pas d'interpellation sans contre-interpellation.**

Il est en effet possible de donner une interprétation unilatérale de la **Thèse 2** en termes d'assujettissement. On a alors affaire à un sujet nécessairement placé et qui n'en peut mais. La scène primitive de l'interpellation dans le texte d'Althusser semble encourager ce travers. Dans la rue, un agent de police siffle : immédiatement la personne sifflée se retourne car elle sait d'instinct que c'est bien d'elle qu'il s'agit – elle vient de faire l'objet d'une interpellation de type policier, et l'interpellation atteint toujours l'individu visé et elle ne rate jamais. Le problème que cette situation pose est celui de la capacité d'action indépendante du sujet, de son *agency*. Dans son grand ouvrage d'anthropologie marxienne, Lucien Sève critique ainsi cette scène primitive :

Cette analyse souvent citée qui met en évidence de façon suggestive un aspect effectif de l'individuation sociale, souffre pourtant de la même limite essentielle que la caractérisation du capitaliste ou du prolétaire comme purs *porteurs* de leur figure sociale. La réalité contemporaine montre maintes fois comment l'individu interpellé policièrement ne se borne pas à « se retourner » dans la passivité mais, à ses risques et périls, *retourne activement l'interpellation* au policier, lequel se voit alors, pourrait-on dire en filant la conceptualisation althussérienne, *interpellé en « flic »*, par quoi l'idéologie est du même coup dévoilée et dénoncée comme idéologie. (Sève, 122)

Ce que Sève décrit ici est ce que je propose d'appeler « contre-interpellation », et que je propose d'étendre à toutes les formes et toutes les occasions d'interpellation. Ainsi, l'individu locuteur interpellé en sujet d'énonciation par la langue ne se contente pas d'être parlé par elle : il la parle, c'est-à-dire la contre-interpelle, et le style, en ce qu'il a d'individuel et de créatif, est la marque de cette contre-interpellation.

Au reste, il n'est pas sûr que la théorie althussérienne de l'idéologie mérite pleinement ce type de critique. Car l'interpellation du sujet n'est jamais unique, mais toujours plurielle (il y a plus d'un AIE qui interpelle un individu donné en sujet, et il y a du jeu, et pas seulement du « je », entre ces interpellations diverses, qui ne se recourent pas) et jamais définitive (les diverses interpellations sont sans cesse renouvelées, et l'histoire du sujet est l'histoire de ses interpellations – comme le désir freudien, l'interpellation ne cesse qu'avec la mort du sujet). Ce jeu, à la fois local et temporel, ouvre au sujet interpellé un espace de liberté, c'est-à-dire un espace de contre-interpellation. Car si l'interpellation ne rate jamais (elle capture tous les individus en sujet, et l'on n'échappe pas à l'interpellation par l'idéologie : la subjectivation, et pas seulement l'assujettissement, est à ce prix), elle rate aussi toujours en partie, à cause du jeu que sa diversité produit.

Je remarque que l'exemple privilégié que j'ai utilisé jusqu'ici est celui de l'interpellation de l'individu locuteur en sujet énonciateur. Ce point est développé dans la thèse suivante.

5. La quatrième thèse vise à éclaircir le terme d'« inscription ».

**Thèse 4. La forme principale de l'interpellation est l'interpellation langagière.**

Cette thèse est suggérée par le sens même du mot « interpellation », puisque s'interpeller c'est étymologiquement s'entre-appeler. C'est d'ailleurs en ce sens que Jacques Bidet, un des philosophes qui ont repris le concept althussérien, utilise souvent le terme (Bidet, 164-170). Et ma première contribution à la théorie althussérienne de l'interpellation a été d'ajouter un maillon à la chaîne de l'interpellation, le maillon des actes de langage, par lesquels le sujet est directement interpellé : AIE → rituels → pratiques → actes de langage → sujet. Cette thèse ouvre le champ d'une pragmatique de l'interpellation, en termes de force illocutoire (exercée par l'acte de langage, qui est par là porteur de la force d'adresse et canal de l'interpellation) et d'effet perlocutoire (la subjectivation est un effet perlocutoire). On pourra même envisager une grammaire de

l'interpellation : ordres, questions, rhétoriques ou non, actes de langage indirects. Et cette grammaire trouvera un prolongement dans l'analyse pragmatique de Lyotard dans *Le Différend* (Lyotard 1983). Comment enchaîner une phrase sur la précédente ? Pour Lyotard, on enchaîne sur le destinataire, sur le destinataire, sur le sens ou sur le référent. Si la phrase première est « Aïe ! », la phrase suivante pourra être : « Tu as mal ? » (destinateur), « Je n'y peux rien » (destinataire), « C'est douloureux ? » (sens), ou « La gencive, c'est toujours sensible » (référent) (Lyotard, 117). On voit ici au travail, au niveau le plus immédiat (Deleuze et Guattari diraient, au niveau moléculaire) la dialectique de l'interpellation et de la contre-interpellation langagières.

Dire que l'interpellation langagière est principale, j'aurais peut-être dû dire première, c'est dire deux choses. C'est donc bien d'abord dire que l'individu *infans* devient sujet (d'énonciation) en s'appropriant sa langue maternelle, c'est-à-dire en s'inscrivant dans le cadre de l'interlocution sociale. Mais c'est dire aussi que la force d'adresse qui fait le sujet n'est pas seulement langagière : elle est au cœur de l'expérience (toujours déjà sociale) qui fait de l'individu un sujet, et elle affecte le sujet par tous ses sens. J'ai ainsi décrit une interpellation visuelle en termes de force invisionnaire et d'effet pervisionnaire (Lecerclé 2016 ; Sorlin 2016, 49-80). Et on pourra décrire aussi une interpellation auditive, tactile, olfactive ou gustative. Il apparaît alors que l'interpellation langagière est un mixte de deux interpellations sensorielles, auditive et visuelle. Cela devrait régler la vieille dispute entre l'oral et l'écrit : l'interpellation se fait *par tous les sens*. Et l'on se souviendra que ces sens ont eux-mêmes une détermination sociale et historique : selon la formule de Marx, « la formation des cinq sens est le travail de toute l'histoire passée » (Marx 1968, 94). Et l'on trouvera un superbe exemple d'analyse de l'interpellation auditive dans l'étude d'Adorno sur la musique populaire, même si son pessimisme culturel lui fait négliger le moment de la contre-interpellation (Adorno 2010, 235-239).

6. La thèse suivante cherche à éclaircir le terme « dialectique ».

**Thèse 5. L'interpellation est un processus contradictoire, qui se développe dialectiquement.**

Au centre de la théorie althusserienne de l'idéologie, on trouve le paradoxe suivant : comment peut-on être à la fois *assujetti* et *sujet*, c'est-à-dire centre de conscience et d'action ? Comment penser ce que Judith Butler appelle des « *enabling constraints* », au-delà de l'alliance de mots ?

A ce genre de paradoxe, et dans un domaine voisin, il est une réponse marxienne traditionnelle. Dans l'échange capitaliste, le travailleur est à la fois libre, contrairement au serf féodal ou à l'esclave, et libéré de toute possession de moyens de production, autrement dit il est contraint de contracter librement, c'est-à-dire de vendre sa force de travail au capitaliste, pour survivre. Mais cette contrainte, qui conduit à ce qu'on appelle un contrat léonin, n'efface pas la liberté du contractant, par exemple sa liberté politique (cela s'appelle la démocratie), d'où la nécessité d'un Etat en indépendance relative à l'égard de la classe dominante, et la nécessité pour celle-ci de gouverner non seulement par domination mais par hégémonie, c'est-à-dire par organisation d'un consensus. Ce qui nous ramène à la théorie de l'idéologie d'Althusser, dont le propos est précisément d'expliquer la naissance et le fonctionnement de ce consensus.

Ce rapport entre contrainte et liberté, cette « contrainte capacitante » comme dit Butler, se laisse saisir comme une contradiction dialectique, au sens hégélien de l'identité des contraires : cette contrainte est une liberté, cette liberté est une contrainte. Et cette contradiction est inscrite dans le rapport du sujet au langage : c'est la langue qui me parle (qui parle à travers moi, qui fait de moi un porte-parole, qui donc contraint mon dire), mais c'est moi qui parle la langue (qui lui fait dire ce que je veux dire).

Il y a au moins deux versions marxiennes de cette dialectique. On lira donc Adorno et ses analyses de la réification du langage, de la pratique avant-gardiste de la littérature comme seule échappatoire à cette réification de la langue – version pessimiste, comme on l'a vu (Moutot 2004). Mais on lira aussi, version résolument optimiste, Lucien Sève (2008), qui construit son anthropologie autour de cinq concepts marxistes : *Tätigkeit* (l'activité), *Vermittlung* (la médiation), *Vergegenständlichung* (l'objectalisation), *Aneignung* (l'appropriation) et *Entfremdung* (l'aliénation). L'« activité » (Sève oppose la *Tätigkeit* à la *praxis*, en tant que ce concept marxiste, en termes aristotéliens correspond plutôt à la *poiesis* qu'à la *praxis*) est une activité de production, matérielle ou spirituelle, qui est indissociablement production d'un objet et autoproduction d'un sujet (Sève 2008, 81). Cette activité humaine opère grâce à la « médiation » de moyens, qui sont toujours quelque part des moyens de travail en ce qu'ils combinent l'objectif (ce sont des « choses » ou des ensembles de choses) et le subjectif (ils deviennent des « organes » que le travailleur ajoute à son propre corps – Sève 2008, 94). Ce recours à des médiateurs « objectalise » l'activité humaine : ses produits et ses

médiateurs lui survivent et constituent par là la richesse cumulative d'un monde humain qui se transmet de génération en génération par « appropriation » (Sève 2008, 98 ; 104). Le petit d'homme sort de l'animalité en s'appropriant le monde humain objectivé par l'activité médiatisée des générations précédentes. Cette situation idyllique ne résiste pas à l'histoire, c'est-à-dire à « des processus historiques objectifs par lesquels les hommes sont dessaisis de leurs puissances sociales métamorphosées en forces matérielles aveugles qui les subjuguent et les écrasent » (Sève 2008, 187) : on aura reconnu l'apparition du dernier concept, l'« aliénation ».

Ces concepts centraux de l'anthropologie marxienne de Lucien Sève peuvent nous permettre d'appréhender le fonctionnement du langage. Ils nous incitent à saisir le langage comme pratique humaine matérielle, historique et sociale, par laquelle les hommes s'approprient le monde et en même temps s'autoproduisent. Le langage est une de ces médiations, de ces moyens de production (c'est même peut-être la plus importante) par lesquels se constitue un monde humain « objectalisé » : tout comme les instruments de travail matériels, il permet la persistance cumulative des résultats de l'activité humaine (cela s'appelle l'écriture), et ce qu'on appelle une langue est elle-même l'objectalisation par cumulation de pratiques langagières (pas seulement une collection d'idiolectes, mais la sédimentation objectalisante de rapports langagiers). Cette objectalisation de la langue est l'objet d'une appropriation par le petit d'homme, qui passe du statut d'*infans* à celui de sujet locuteur en s'appropriant la langue que lui lèguent les générations précédentes. Enfin, nul ne niera, dans les sociétés de classe, la possibilité, je veux dire la réalité, d'une aliénation linguistique, car le langage est ce moyen qui libère l'activité du sujet mais qui aussi la contraint et éventuellement l'écrase.

La dialectique de l'interpellation et de la contre-interpellation est présente, positivement, dans le passage de l'objectalisation à l'appropriation et l'aliénation, qui met l'accent sur le moment de l'assujettissement qu'implique l'interpellation, est ce qui freine la possibilité, toujours présente, d'une contre-interpellation.

7. Je reviens à ma thèse première et centrale, qui soutient que cette dialectique est au cœur du concept de style et permet de comprendre son fonctionnement. Les thèses 6 et 7 ont pour objet d'introduire le concept de style, dont il apparaîtra qu'il est doublement contradictoire.

**Thèse 6. Le concept de style est traversé par la contradiction entre l'individuel et le collectif.**

Comme le montre l'usage commun du terme, le style peut se définir comme style collectif : on parlera ainsi de style rococo ou de *Jugendstil*. Le style ainsi entendu marque l'appartenance à un groupe, à un milieu ou à une époque (l'histoire de l'art est une histoire des styles autant que des artistes individuels – voir par exemple Panofsky 1969). Cette situation combine l'objectif (choisissait-on vraiment de peindre dans le style gothique ?) et le subjectif, car le style peut aussi marquer une *revendication* d'appartenance : les « styles » vestimentaires en sont un bon exemple.

Mais le style, bien entendu, c'est aussi, et dans notre modernité d'abord, la marque caractéristique de l'individualité, en particulier de l'individualité langagière – le style inimitable de Proust, parodiable et souvent parodié, tout comme il a lui-même pastiché celui de ses prédécesseurs. Cette individualité du style se résume le plus souvent par la formule de Buffon (dont elle constitue une interprétation romantique) : « Le style, c'est l'homme même ».

On a là une première explication de la **Thèse 1** : le style de groupe, lorsqu'il est adopté par l'artiste individuel, est le résultat de son interpellation, par la langue ou formation linguistique dans laquelle il écrit, et par la conjoncture idéologico-linguistique dans laquelle il est inséré. Il contre-interpelle cette interpellation, et le résultat est son style individuel, qui n'est plus simplement marque d'appartenance à un collectif, mais expression d'un individu devenu pleinement sujet. Cette explication ne résout pas encore le problème de l'articulation des deux instances. On envisagera deux solutions opposées, dont on tentera de dépasser le caractère unilatéral.

La théorie du style de Deleuze insiste sur le moment de la contre-interpellation, c'est-à-dire sur le style individuel de l'écrivain qui fait un usage créatif de la langue et par là la transforme – telle est la fonction du style littéraire. Deleuze ne se lasse pas de citer la formule de Proust, selon laquelle le véritable écrivain écrit sa langue comme si c'était une langue étrangère. Et dans l'article « Bégaya-t-il » (Deleuze 1993), il propose une série de concepts pour saisir cette individualité créative : dans le style, la langue bégaie (il faudrait en fait dire : « le style bégaie la langue », cette petite agrammaticalité étant elle-même caractéristique du fonctionnement du style) ; elle est soumise à roulis et tangage ; elle tend vers l'agrammaticalité, petite (c'est-à-dire qui ne compromet pas le sens –

Lecerle 2008) ou grande (voir par exemple les textes d'Artaud, qui fait partie du canon deleuzien) ; comme elle tend vers les limites du langage, la musicalité et l'image. Pour autant, la théorie deleuzienne du style n'est pas purement individualiste, car ce style individuel se développe sur fond de minoration de la langue standard (et une langue ou un dialecte mineur – et la fonction du style est bien de minorer le dialecte majeur – sont directement collectifs et politiques – Deleuze et Guattari 1975) et d'agencements collectifs d'énonciation.

Si la théorie deleuzienne du style insiste sur le moment de la contre-interpellation, celle de Raymond Williams insiste sur le moment de l'interpellation. Williams en effet joue sur l'ambivalence du concept, mais il privilégie son acception collective, autour de deux thèses centrales : 1) le style est un rapport social et 2) le style est caractéristique non d'un individu mais d'une génération, ou plutôt d'une structure de sentiment, terme qui lui-même inscrit la dialectique du collectif et de l'individuel (une structure, certes – nous sommes dans le social –, mais une structure de sentiments, tels qu'ils sont éprouvés par des individus – Williams 1976). Daniel Hartley, son fidèle lecteur, dans un livre important (Hartley 2017) développe ce concept de style en introduisant les termes de « situation linguistique », « l'état du langage tel qu'un écrivain ou un groupe d'écrivains en font l'expérience, ce qui inclut les tensions internes et les stratifications sociales qu'on y rencontre » (Hartley 2016, 224), d'« idéologie stylistique », autrement dit l'ensemble des conceptions que l'auteur a de sa façon d'écrire (de comment il peut et/ou doit écrire) et de structure de sentiment individuelle, par où le collectif d'un groupe ou d'une génération percole dans l'individuel. L'important dans ces analyses est naturellement la première thèse : le style est un rapport social (entre un écrivain et sa situation linguistique ; entre un auteur et ses lecteurs).

Cela nous permet de comprendre l'ambivalence du concept de style, que de nouveau nous prendrons comme une contradiction dialectique : tout rapport social implique des individus (l'échange capitaliste met en présence des individus), mais ces individus sont porteurs de rapports collectifs (l'échange capitaliste ne se comprend que s'il met en rapport deux classes qui s'opposent).

Et cette dialectique est au cœur de la pratique du langage. Toute langue est un système collectif qui n'a d'existence que dans la pratique des locuteurs individuels. La langue est à la fois système collectif abstrait qui s'impose à chaque locuteur, qui l'interpelle à sa place, et population d'idiolectes, chaque locuteur devenant énonciateur en contre-interpellant

la langue. Et le style est donc le nom de cette dialectique de subjectivation qui fait de chaque *infans* un sujet locuteur.

**8. Thèse 7. Le concept de style est traversé par la contradiction entre style langagier et style de vie.**

Si l'interpellation passe par tous les sens et pas seulement par le langage, on conçoit que le style concerne la totalité de l'expérience et pas seulement la pratique du langage, même si celle-ci est première ou principale. On envisagera donc non seulement les styles littéraires, mais aussi les styles de vie, tels que les décrit Marielle Macé dans son livre (Macé 2016), sous les espèces des modalités du vivre (les « allures de la vie »), de la distinction (le style comme marque d'identité différentielle : elle a du style, il n'en a pas) et de l'individuation (le style comme subjectivation). Car cela fait longtemps que les études culturelles décrivent ce qu'elles appellent les *subcultures* en termes de style (Hebdige 1979). Et on s'intéressera à l'usage que les psychologues du travail comme Yves Clot font de concepts stylistiques (des « figures de style ») pour décrire les activités des sujets au travail, par exemple la « catachrèse » pour décrire le détournement des règles par le travailleur non seulement exploité mais aliéné dans son travail (Clot 1995).

Cet élargissement du concept de style au style de vie a, en retour, des incidences sur notre conception de ce qu'est une langue : une langue, ce n'est pas seulement un système grammatical (pôle du système) et une collection d'idiolectes (pôle de l'individu locuteur), c'est une langue-culture, dans laquelle l'expérience dans sa totalité est sédimentée (on retrouve la *Vergegenständlichung* de Marx et Sève). Gramsci disait déjà qu'une langue est une conception du monde (Gramsci 2007, 1375-1376).

On cherchera une explication de cette contradiction dans deux directions. La première est la théorie du sens chez le second Wittgenstein (Wittgenstein 1967). On se souvient que pour lui le sens d'un élément linguistique (mot ou phrase) est donné par le jeu de langage dans lequel il s'insère. Le paragraphe 23 des *Investigations philosophiques* contient une liste célèbre de ces jeux de langage, de « Giving orders, and obeying them » à « translating from one language into another », en passant par « making a joke » (Wittgenstein 1967, 11-12). Mais ces jeux de langage sont indissociables de « formes de vie » : « The term 'language-game' is meant to bring into prominence the fact that the *speaking* of a language is part of an activity, or of a form of life » (Wittgenstein 1967, 11). Une langue n'est

donc pas seulement une conception du monde, c'est un ensemble de pratiques sociales, styles de parole et styles de vie mêlés.

Et la seconde direction sera donc celle d'une philosophie marxiste du langage qui, renonçant aux principes structuralistes d'immanence et de synchronie, analysera une langue (ou plutôt une formation linguistique) comme un ensemble de phénomènes sociaux, historiques, matériels et politiques (Lecercle 2004).

Ces deux thèses entraînent quelques conséquences, que les thèses suivantes vont expliciter.

9. La thèse suivante envisage la première de ces conséquences.

**Thèse 8. Le style caractérise toute pratique et production linguistique, et pas seulement celle du poète...**

Si le style inscrit la dialectique de l'interpellation et de la contre-interpellation, il concerne la totalité de nos pratiques langagières (et, comme on vient de le voir, la totalité de notre expérience). Il y a donc du style dans nos productions les plus quotidiennes. Ce style n'est pas, comme celui des « auteurs », canonisé, mais il est sédimenté, sous la forme de ce que Lakoff et Johnson appellent « metaphors we live by » (Lakoff & Johnson 1980). Et ce qui est sédimenté, c'est la verve quotidienne de nos interactions langagières : invention de nouveaux mots (j'ai naguère appelé cela l'intervention du *unknown coiner* – Lecercle 1990), louche trafic opéré sur les expressions toutes faites et les clichés, bref tout ce qui fait que nos expressions ne sont pas seulement informatives et communicatives, mais expressives et affectives.

Cette conséquence entraîne elle-même des conséquences. La première nous incite à revisiter le concept de langue, pour le placer dans un continuum qui va de la langue au dialecte, au registre, au jeu de langage et au style individuel. Bref, nous sommes incités à inscrire dans le concept la dialectique du collectif et de l'individuel. C'est pourquoi j'ai proposé de remplacer le concept de langue par celui de formation linguistique (Lecercle 2004). La seconde nous incite à nous interroger à nouveaux frais sur le fonctionnement du langage. Car il est clair qu'il ne fonctionne pas par règles et exceptions (par lois naturelles ou règles constitutives, selon qu'on le considère comme une faculté de l'esprit ou comme un jeu conventionnel) mais par maximes pragmatiques, qui inscrivent, dans cet ensemble de pratiques sociales que nous appelons langage des rapports de force : dites ceci, ne dites pas cela ; écrivez cela, sinon vous aurez une mauvaise note. L'intérêt de ces maximes, c'est

qu'elles sont défaisables à des fins expressives (Lecerclé 1999), qu'elles sont donc l'objet d'exploitations qui donnent lieu à des calculs d'implicatures.

10. Je passe à la deuxième conséquence.

**Thèse 9. ...mais la pratique du poète (la littérature) est le lieu privilégié du déploiement du style.**

C'est dans la littérature que, pour reprendre et adapter un concept d'Antoine Culioli, on passe de l'*épistylistique* au *métastylistique*. On se souvient que Culioli distingue l'épilinguistique, domaine de la connaissance pratique que le locuteur natif a du fonctionnement de sa langue, du métalinguistique, domaine de la connaissance réflexive du linguiste, qui formule les règles ou maximes auxquelles le locuteur natif instinctivement se conforme. Ou ne se conforme pas, et nous sommes ici dans l'épistylistique. La littérature, en tant que le langage y est thématé et le style conscient de ses effets, nous fait passer de l'épistylistique au métastylistique. Une caractéristique éminente de la littérature nous le fait comprendre. C'est en effet une des caractéristiques du texte littéraire véritable qu'il capture les trois temps de la langue : le passé sédimenté par la tradition, le présent de l'usage effectif de la langue, dans ses dialectes et ses registres, et les éléments émergents par lesquels l'avenir de la langue se laisse entrevoir. Dans les emblèmes de la Renaissance, par exemple ceux de l'*Iconologia* de Ripa, cette conscience des trois temps est le privilège d'une vertu, la Prudence (voir l'emblème du Bon Conseil – Panofsky 1969, 309-334) : la littérature prise par le style est donc la prudence du langage. Et cela nous aide à comprendre pourquoi les philosophes qui tentent de penser la littérature, d'Adorno à Deleuze, ont naturellement un canon moderniste : c'est parce que, dans le texte moderniste, le métastylistique est au cœur de la création littéraire.

11. Cette conséquence en entraîne une autre.

**Thèse 10. Toute langue (ou formation linguistique) est une langue-culture.**

On retrouve la thèse de Gramsci : une langue est une conception du monde. Je rappelle rapidement l'essentiel des thèses que défend Gramsci à ce sujet. (i) Tout homme est philosophe en tant qu'il est locuteur (il y a chez Gramsci une démocratie de l'intelligence, et la thèse renvoie bien entendu à Aristote, pour qui l'homme est un animal politique en tant qu'il est un animal parlant). (ii) Cette philosophie universelle est spontanée

(Gramsci distingue la grammaire spontanée de la grammaire normative : on retrouve ici l'épilinguistique). (iii) Cette philosophie spontanée a trois sites, dans cet ordre : le langage ; le sens commun ; la religion populaire et le folklore. (iv) La langue ainsi considérée n'est pas un système synchronique et son histoire n'est pas celle d'un développement immanent : elle est le vecteur d'une conception du monde. (v) Cette conception du monde est incarnée dans le sens commun, dont le folklore est la sédimentation. (vi) Cette conception du monde est imposée, et à ce titre pas pleinement consciente (voir par exemple le concept de *doxa* chez Barthes). (vii) D'où la nécessité de la critique : il s'agit de prendre conscience de la conception du monde héritée pour s'en libérer et en élaborer une autre, plus systématique et plus libre. On passera alors des concepts épi- aux concepts méta-. (viii) Cette conception du monde plus libre n'est pas pour autant individuelle, elle est le fait d'un collectif (ici réapparaît le dirigeant politique : ce collectif est celui du Parti en tant qu'il représente la classe). Cette conception, qui refuse les principes d'immanence et de synchronie sur lesquels est fondée la linguistique structurale, et qui introduit dans l'étude de la langue ce qu'Eco nomme l'encyclopédie, aura bien entendu des conséquences quant à une théorie du style, à laquelle il est temps de revenir. D'où la thèse suivante.

**12. Thèse 11. Le style est le lieu de l'articulation du linguistique et du culturel dans la langue culture.**

Le style tel que je l'ai théorisé est un nœud dialectique : il inscrit un certain nombre de contradictions. Entre langue et parole, entre jeu de langage et forme de vie, entre interpellation et contre-interpellation, entre le collectif (sous la forme du social) et l'individuel. La thèse 11 ajoute à cette liste la contradiction entre langue et encyclopédie, c'est-à-dire entre langue et culture. Et il s'agit bien d'une contradiction au sens hégélien strict, ce que Lucien Sève analyse sous le nom de contradiction non antagonique, c'est-à-dire non pas une contradiction entre deux termes incompatibles, avec un pôle dominant et un pôle dominé, dont la solution est le renversement et la disparition d'un des deux termes (ceci est la contradiction antagonique), mais une contradiction entre deux termes identiques et dédoublés, c'est à dire entre deux aspects d'une même entité, en opposition contradictoire, qui ne suppose pas la disparition d'un des deux termes – autrement dit, une contradiction symétrique (Sève 2014, 598-605). Langue et culture s'opposent en ce que langue et culture sont une même entité.

On comprend ici la parenté du style et de la traduction. Car la traduction elle aussi participe de la contradiction entre interpellation et contre-interpellation, qu'en un sens elle redouble. La traduction est nécessaire en tant qu'ouverture à l'autre, ce qui veut dire la contre-interpellation de la langue source par la langue cible, et inversement (là est le redoublement) de la langue cible par la langue source. Ce qui veut dire aussi qu'on ne traduit jamais qu'un style (Meschonnic appelle cela un rythme – Meschonnic 1982) et qu'on le traduit dans un autre style : là est la nécessité de la traduction, là est aussi sa grandeur.

Cette thèse a une conséquence, délibérément provocatrice, mais qui célèbre et la société de stylistique et son anniversaire. Elle se passera de commentaire, car elle découle des onze thèses qui l'ont précédée.

### **13. Thèse 12. La stylistique est le cœur de l'anglistique.**

C'est dans la stylistique que s'articulent les disciplines qui ensemble constituent l'anglistique : la linguistique (sans oublier l'étude des registres et dialectes spécialisés), la critique littéraire, la critique culturelle et la traduction.

## **BIBLIOGRAPHIE**

ADORNO, Theodor W. 2010. *Current of Music*. Paris : Presses de la Maison des Sciences de l'Homme.

ALTHUSSER, Louis. 1976. « Idéologie et appareils idéologiques d'Etat », *Positions*. Paris : Editions Sociales, p. 67-125.

BIDET, Jacques. 2012. *L'Etat-monde*. Paris : Presses Universitaires de France.

CLOT, Yves. 1995. *Le travail sans l'homme ?* Paris : La Découverte.

DELEUZE, Gilles. 1993. « Bégaya-t-il », *Critique et clinique*. Paris : Minuit, p.135-143.

DELEUZE, Gilles & Félix GUATTARI. 1975. *Kafka*. Paris : Minuit.

- GRAMSCI, Antonio. 2007. *Quaderni del carcere*, vol. 2. Turin : Einaudi.
- HARTLEY, Daniel. 2016. « Combined and uneven styles in the modern world-system : stylistic ideology in José de Alencar, Machado de Assis and Thomas Hardy ». *EJES, The Politics of Form*, 20.3 : 222-235.
- HARTLEY, Daniel. 2017. *The Politics of Style*. Leiden: Brill.
- HEBDIGE, Dick. 1979. *Subculture. The Meaning of Style*. Londres : Methuen.
- LAKOFF, George & JOHNSON, Mark. 1980. *Metaphors We Live By*. Chicago : The University of Chicago Press.
- LECERCLE, Jean-Jacques. 1999. *Interpretation as Pragmatics*. Londres : Macmillan.
- LECERCLE, Jean-Jacques. 2004. *Une philosophie marxiste du langage*. Paris : Presses Universitaires de France.
- LECERCLE, Jean-Jacques. 2008. « La stylistique deleuzienne et les petites agrammaticalités ». *Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise* 30 : 273-286.
- LECERCLE, Jean-Jacques. 2016. « Adresse et interpellation ». *Revue Période*, <http://revueperiode.net/adresse-et-interpellation/>, consulté le 12 janvier 2018.
- LECERCLE, Jean-Jacques. 2017 [1990]. *The Violence of Language*. Londres : Routledge.
- LYOTARD, Jean-François. 1983. *Le Différend*. Paris : Editions de Minuit.
- MACE, Marielle. 2016. *Styles*. Paris : Gallimard.
- MARX, Karl. 1968. *Manuscripts de 1844*. Paris : Editions Sociales.

MESCHONNIC, Henri. 1982. *Critique du rythme*. Lagrasse : Verdier.

MOUOTOT, Gilles. 2004. *Adorno. Langage et réification*. Paris : Presses Universitaires de France.

PANOFSKY, Erwin. 1969. *L'œuvre d'art et ses significations*. Paris/ Gallimard.

SEVE, Lucien. 2008. « *L'homme* » ? Paris : La Dispute.

SEVE, Lucien. 2014. « *La philosophie* » ? Paris : La Dispute.

SORLIN, Sandrine. 2016. *Convictions philosophiques et plaisirs linguistiques. Entretiens avec Jean-Jacques Lecercle*. Toulouse : Presses Universitaires du Midi.

WILLIAMS, Raymond. 1976. *Marxism and Literature*. Oxford : Oxford University Press.

WITTGENSTEIN, Ludwig. 1967. *Philosophical Investigations*. Oxford : Blackwell.